

nich que ceci était un peu dur. La princesse répliqua qu'elle n'y croyait pas, mais que, en tous les cas, il devait sembler naturel que l'empire d'Autriche tout entier ne voulût rien savoir, le cas échéant, d'un héritier de la couronne qui avait déjà possédé un trône sur lequel il n'avait pas pu se maintenir (1). De tels bruits étaient venus jusqu'à Paris. Partout on cherchait des raisons pour s'expliquer la décision funeste de l'empereur de rester au Mexique. On cherchait partout des raisons, excepté dans son âme à lui, dans le fond de son caractère, qui trace sa voie à l'homme et détermine son sort.

(1) Comte Mülinen au baron Beust, 21 décembre 1866. Vienne, Archives de l'État.

CHAPITRE V

LA CATASTROPHE

En marche pour Queretaro. — Réception et situation militaire. — Désastreux conseils de guerre — Cours du siège. — Envoi du général Marquez. — Joies éphémères de la victoire. — Trahison du colonel Lopez. — Le 15 mai 1867 l'empereur est fait prisonnier. — Sa contenance fière. — Maximilien en prison. — Espoir d'être sauvé. — Idée de fuite. — Le doute envahit l'âme de l'empereur. — Les époux Salm et leurs efforts. — Le rôle des ambassadeurs. — Condamnation de l'empereur. — C'est mourir deux fois. — Les derniers jours et les dernières heures. — Lettres d'adieu. — La mort. — Dissolution de l'empire. — Exposition universelle à Paris. — Splendeurs et réjouissances. — Arrivée de la nouvelle fatale. — Effet produit sur le couple impérial français. — Condoléances à Vienne. — Visite de Napoléon et d'Eugénie à Salzbourg. — Charlotte rêve de « souveraineté universelle ».

Comme nous l'avons dit, la situation militaire de l'empire était devenue très défavorable. Au fond, il n'y avait plus que les villes de Mexico, de Vera-Cruz, de Puebla et de Queretaro qui lui appartenaient. Tout le reste du pays était entre les mains de l'ennemi ou du moins exposé à être pris sans coup férir. Miramon avait réuni, après sa défaite, le reste de ses troupes avec celles du général Castillo, qui avait été détaché de lui et était arrivé à Queretaro. Le général impérial Mejia avait justement livré au juariste Carbajal quelques combats pleins de succès et était également venu vers cette ville. En outre, il y avait là encore le général Mendez avec sa brigade et Olvera, un partisan de l'empereur, avec ses soldats. Donc, près de 9 000 hommes de troupes impériales réunies dans la ville, il est vrai d'une valeur tout à fait inégale au point de vue militaire. Contre Puebla, qui possédait 2 500 hommes de garnison, s'avancait le général Porfirio Diaz ; il n'y avait que quelques milliers d'hommes pour défendre Mexico. Les généraux juaristes

Escobedo avec 12 000 hommes, Corona avec 7 000, et Riva Palacio avec 7 000 hommes s'avancèrent, encore séparément, vers le gros de l'armée impériale, réuni à Queretaro, sans trop se soucier de la résidence Mexico. Ils étaient admirablement renseignés sur ce qui se passait dans le camp impérial même et dirigèrent le centre de leurs opérations militaires vers ce point, où se trouvait la plus grande partie de l'armée impériale, dans l'idée qu'après l'avoir vaincue, la capitale et le pouvoir sur le pays leur reviendraient de soi. D'après les chiffres, on pouvait compter sur un tel succès final, car, en tout, les troupes impériales comptaient à peu près 16 000 hommes, tandis que les juaristes avaient au moins 50 000 à 60 000 hommes à leur disposition et que leur nombre augmentait tous les jours. Il est vrai que la valeur des troupes juaristes était également différente et on pouvait compter par là des deux côtés sur des surprises, qui pouvaient rapidement et facilement changer le tableau des chiffres. Les conservateurs fondaient leurs espérances sur ce hasard et sur la renommée militaire de leurs chefs, dans le cas où la décision serait finalement amenée par la force des armes.

Le général Marquez avait été envoyé comme homme de confiance des conservateurs auprès de l'empereur avec la mission de l'amener de Mexico à Queretaro. Le départ avait été fixé pour le 12 février, mais il dut être remis au lendemain, parce que le gouvernement conservateur, malgré toutes ses promesses fanfaronnées, n'avait pas pu obtenir de l'argent, et encore, malgré tous les efforts, on n'avait pu mettre à la disposition de l'empereur que 50 à 60 000 pesos.

Comme l'impératrice, qui avait commencé son voyage en Europe le 13 du mois, Maximilien se mit également en marche pour Queretaro le 13 février. Quel jeu du hasard, même aux yeux des gens exempts de préjugés ! Le départ de la colonne de 1 500 hommes et de 18 canons se fit sans bruit de grand matin, et l'empereur et le général Marquez s'y joignirent. Les armes les plus diverses y étaient représentées. Il n'y avait que quelques Européens, pour la plupart des Français. Toutes les autres troupes européennes restèrent à Mexico.

Un colonel, prince Félix de Salm-Salm, auquel l'empereur avait d'abord refusé de venir avec lui, sut quand même, sous un prétexte adroit, se faire adjoindre au général Vidaurri,

qui accompagnait la colonne. A la grande surprise de l'empereur, il apparut dans la colonne un jour après le départ.

Salm avait quitté dans sa jeunesse l'armée allemande à cause de dettes, était allé en Amérique et, après toutes sortes d'aventures, il avait pris du service dans l'armée de l'Union. Il avait assisté à la guerre de Sécession et s'était distingué par son courage. Dans ses va-et-vient, cet homme avide d'action et d'aventures et toujours disposé au duel et au combat, avait rencontré une jeune et belle écuyère d'origine française, dont le caractère ressemblait beaucoup au sien. Ils s'épousèrent et l'écuyère de jadis devint une princesse sage et fêtée et une excellente épouse. L'empereur avait bien suivi les conseils des politiciens, de ne pas emmener d'Européens, mais au fond les relations avec eux lui manquaient, et il était donc très content que Salm eût trouvé le moyen de l'accompagner malgré tout.

La marche vers Queretaro ne se fit pas sans deux petites escarmouches. Les juaristes avaient envoyé à l'avant des détachements d'exploration. Chaque fois qu'il y avait un combat avec un de ces détachements, l'empereur, sans prendre garde au danger, accourait vers le point menacé. Il savait que rien ne stimulait mieux les soldats que si leur chef partageait leurs dangers. Maximilien s'exposait où il le pouvait. Son sentiment d'honneur et l'attitude chevaleresque, qui lui était propre, le faisaient toujours aller en première ligne. Ces qualités devaient déterminer son attitude jusqu'au dernier moment. Un ordre du jour fit savoir que l'empereur avait pris le commandement et que Marquez lui était adjoint comme chef d'état-major.

Le 19 février, l'empereur arriva avec sa colonne à Queretaro. La ville comptait avec les troupes environ 40 000 habitants. Elle est située dans une vallée, arrosée par un petit fleuve et entourée d'une couronne de collines qui la dominent. Seule la partie est de la ville, avec le couvent « de la Cruz », sorte de citadelle entourée de maisons construites comme des forteresses, est située sur la colline Cerro de la Cruz et domine le reste de la ville. De nombreuses églises égayaient ce tableau. A l'est, de la ville s'élève, complètement isolé, le Cerro de la Campana. De son sommet on a une vue superbe sur la ville et ses environs qui sont charmants. De là, on pouvait également bien

juger quel piège devait être cette ville pour une armée, qui n'était pas capable, à cause de son petit nombre de soldats, d'occuper les collines, non fortifiées, qui entourent la ville d'un large cercle. Mais ce n'étaient pas des raisons militaires qui avaient entraîné le choix de cette ville. Le parti conservateur avait toujours regardé Queretaro, qui était en même temps une riche ville de commerce, comme leur forteresse.

On prépara à l'empereur une réception grandiose. Sachant combien l'empereur était accessible à de telles choses, les conservateurs avaient tout fait pour rendre aussi brillante que possible l'entrée dans Queretaro. Foule et troupe faisant la haie, discours de bienvenue, grand'messe, rien ne manqua. Tout ceci naturellement fit de l'impression. Ému et enthousiasmé, Maximilien écrivit au président du Conseil, Lares, à Mexico (1), qu'il avait été profondément touché par l'hymne, chantée avec enthousiasme par des milliers de voix, par le défilé des troupes et les ovations délirantes. La joie, écrivait-il, était franche et non une comédie. Mais dans ce qui suivait sonnait la note amère. Pour solder ces braves troupes, il fallait de l'argent. Lares devait en procurer à tout prix.

À côté des soucis d'argent, le manque d'entente entre ses généraux pesait à l'empereur. Il y avait là, en premier lieu, le brave et honnête Miramon, jadis président de la République, encore jeune homme avec ses trente-six ans, ayant une grande renommée militaire, mais en réalité peu de talents comme chef d'armée. Ensuite Mejia, qui avait fidèlement servi la cause des conservateurs pendant vingt-cinq ans, tendrement aimé de ses compatriotes, les Indiens de la Sierra Gorda, simple, courageux et cruel comme un Indien, avec cela possédant de grands talents militaires. Marquez était le type du chef de parti mexicain, un calculateur rusé, faux, intrigant, et qui s'était tellement compromis, qu'il ne pouvait s'attendre à aucune indulgence de la part de ses ennemis. Enfin il y avait Mendez, brave et énergique, qui n'arriva à Queretaro que le 23 février. Lui aussi n'était pas exempt de cruauté, mais à part cela un soldat honnête, simple et conservateur convaincu.

C'étaient, avec Maximilien, les cinq « M » magiques de la

(1) Empereur Maximilien à Lares, 19 et 20 février 1867. Brouillon, Vienne, Archives de l'État.

tragédie de Queretaro (1) qui se trouvaient à la tête d'une armée de 8 000 à 9 000 hommes. Il était difficile de subordonner l'un de ces généraux à l'autre. Maximilien chercha à éviter ces difficultés en prenant le commandement en ses propres mains et en mettant Marquez à la tête de l'état-major, tandis que Miramon commandait l'infanterie, Mejia la cavalerie et Mendez la réserve. Ainsi Maximilien espérait avoir trouvé le moyen d'éviter des querelles, mais c'était justement celui auquel on pouvait se fier le moins qu'il attira auprès de sa personne.

Parmi les sous-chefs que Maximilien avait amenés avec lui, se distinguait surtout le colonel Lopez, un officier à la tournure tout à fait européenne, de belle taille, avec des traits agréables et de bonnes manières. Il était toujours bien en selle et tiré à quatre épingles. Il appartenait déjà à l'entourage immédiat de l'empereur depuis son arrivée au Mexique en 1864. Il avait escorté le couple impérial lors de son premier voyage et su gagner la sympathie de l'empereur par sa tenue parfaite. Il n'était pas aimé de ses camarades. Mais Bazaine l'estimait et lui avait procuré la croix d'officier de la Légion d'honneur, parce que, comme on le prétend, il était un parent de sa femme.

Dans un conseil de guerre, qui eut lieu le 24 février, la question militaire et financière fut mise sur le tapis. En général, on convoque des conseils de guerre lorsqu'il manque un chef capable de diriger une armée. Déjà Frédéric le Grand a dit que là où plusieurs se réunissent pour délibérer, ce sont toujours les plus sots et les plus faibles qui dominent. Miramon se prononça pour une attaque rapide et énergique, comme c'eût été tout à fait juste, étant donnée la situation. Mais Marquez était d'un avis opposé et soutint avec succès qu'il était trop risqué de sortir de Queretaro avec des troupes si peu préparées. Il conseilla de ne pas empêcher la concentration de l'armée ennemie, afin de pouvoir la décimer « d'un coup » avec une armée strictement organisée. Ce n'était pas seulement la différence d'opinion entre les généraux et le manque d'argent étouffant, qui exerçaient un effet paralysant, mais aussi l'intention secrète de l'empereur, qui voulait, appuyé sur son armée tout entière, amener, par des négociations directes avec

(1) Voir BANCROFT, IX, p. 275.

Juarez, une entente et une réconciliation entre les partis. Dans ce but, Bournouf avait déjà été envoyé chez Porfirio Diaz, mais en vain (1). Malgré tout, Maximilien espérait encore d'établir la paix sous un gouvernement, fruit d'une convention entre lui et Juarez (2).

On avait résolu dans le conseil de guerre de faire venir comme renforts les troupes européennes de la capitale, mais celles-ci ne reçurent jamais cet ordre, car il n'était pas agréable aux conservateurs de la résidence.

Maximilien donna alors ordre à un agent du nom d'Antonio Garcia, de se mettre en relations avec Juarez, mais le président évita toutes négociations, fermement résolu à éclaircir la situation uniquement à l'aide de l'épée. Il cherchait à faire attendre Maximilien, car les armées républicaines ne s'avançaient, en attendant, qu'en détachements séparés les uns des autres, et pour le moment l'armée de Maximilien était plus forte que chacune de ces colonnes ennemies. Maximilien était toujours hanté par l'idée du congrès, idée qu'on savait pourtant déjà depuis longtemps être une utopie (3). La situation financière devenait de jour en jour plus menaçante. Si l'argent de la capitale n'arrivait pas, on ne saurait pas comment payer la solde des troupes et les frais courants. Trente mille pesos furent tout ce qui fut envoyé de Mexico, et ceci ne suffisait pas même pour cinq jours.

Les lettres de Maximilien envoyées à la capitale se faisaient de plus en plus pressantes. Le ministre Sanchez Navarro reçut l'ordre de faire se hâter la commission, chargée de vendre les chevaux et voitures impériales, etc., afin de pouvoir payer au moins les gages des domestiques. A Queretaro il ne restait plus qu'à avoir recours à un emprunt forcé. Seul un tel emprunt pouvait procurer l'argent nécessaire pour continuer la résistance.

Entre temps les corps de Corona et d'Escobedo, toujours

(1) Voir Théodore KAHLIG, *Histoire du siège de Queretaro*. Vienne, 1879, p. 25.

(2) Comparer ce rapport avec celui du baron Magnus de San Luis Potosi, du 19 août 1867, Vienne, Archives de l'État, dont le contenu est conforme à différents autres témoignages.

(3) Voir le mémorandum de défense de l'empereur, par exemple dans MASSERAS, p. 303.

séparés, se rapprochaient de la ville. Escobedo avait été nommé chef de l'armée républicaine. Il avait acquis une connaissance très exacte du pays comme ancien « arriero », c'est-à-dire entrepreneur et guide des transports en voiture pénibles et surtout dangereux, qui étaient d'usage au Mexique et qui se faisaient à l'aide d'un attelage de mulets. Mais on disait que dans des situations difficiles il était plutôt indécis et faible, sans être jamais cruel. Comme tous les généraux mexicains qui se trouvaient à la tête d'une assez grande quantité de troupes, il avait toujours rêvé d'arriver à la présidence. Agé de quarante ans, avec une grande barbe noire, il avait un air sévère et sombre, tout comme le général Corona, dont l'énergie était célèbre dans toute l'armée républicaine. Escobedo, ainsi que les autres chefs républicains, avait des ordres stricts de procéder avec sévérité et même avec cruauté contre les adhérents de l'empereur pour enlever à chacun l'envie de se ranger de son côté.

Maximilien aurait encore eu la possibilité de se jeter par surprise sur un des corps. Mais, tandis qu'il supportait toutes les fatigues d'une campagne, qu'il avait installé son quartier général sur la colline du Cerro de la Campana, qu'il dormait couché en plein air, seulement enveloppé d'une couverture, et que le jour il inspectait infatigablement ses troupes, il hésitait toujours à prendre la résolution énergique d'agir et laissait même passer un temps précieux. Il espérait encore arriver à un compromis avec les libéraux. L'idée de réconcilier et de réunir tous les partis, avec laquelle il avait jadis mis le pied sur le sol mexicain, était encore vivante dans son âme. La bonté innée de sa nature était, malgré toutes les mauvaises expériences, incapable de saisir que la haine des partis exclut toute raison partout et surtout au Mexique.

Ainsi Escobedo et Corona avaient le temps de se réunir en toute tranquillité et de cerner la ville avec 25 000 hommes. Les troupes étaient d'une valeur tout à fait inégale, en partie très mal équipées, — des régiments d'infanterie ne portaient pas d'autres vêtements qu'une chemise, un large pantalon en coton et des sandales, — ils manquaient de munitions et ne pouvaient souvent pas utiliser leurs bons fusils américains. Leur nombre suffisait à peine pour occuper les collines autour de la ville, formant une ligne très mince, mais sans avoir à l'arrière les

réserves suffisantes. Ainsi la garnison avait des chances de faire des sorties qui auraient du succès.

Depuis le 6 mars la ville était cernée, bien que les troupes assiégeantes ne formassent qu'un voile partout facile à déchirer. Pour enlever aux défenseurs toute envie de se mettre en relations avec le monde extérieur par des éclaireurs, les juaristes pendaient de tels émissaires sans autre forme de procès dès qu'ils les saisissaient. Dans des endroits où il fallait passer pour arriver à Mexico, on trouvait pendus de malheureux soldats impériaux, qui avaient été faits prisonniers par les guerrilleros, le crâne fracassé et attachés par les pieds à un lasso. Cet aspect devait intimider la population et ne remplissait que trop bien ce but.

Tout de suite, dans les premiers jours de l'investissement, l'empereur s'était attendu à une attaque de la part des assiégeants et y avait préparé ses troupes; mais il n'y eut rien de semblable. Comme le campement sur le Cerro de la Campana devenait à la fin pénible et que les forces principales des assiégeants étaient évidemment au nord et à l'ouest de la ville, l'empereur transféra son quartier général dans le couvent de la Cruz.

Le jour suivant Escobedo fit sa première attaque. Après avoir fait une démonstration contre le Cerro de la Campana, l'attaque principale fut dirigée contre le pont au nord de la ville et contre le couvent lui-même. Le prince Salm se distingua à cette occasion par sa bravoure et prit, à lui seul, un canon. L'empereur Maximilien n'avait pas perdu son sang-froid. A trois heures de l'après-midi, Escobedo cessa l'attaque, qui lui avait causé beaucoup de pertes, et seulement rapporté l'occupation de la colline de San-Gregorio, qui se trouvait près de la ville. L'empereur monta tout de suite à cheval et alla rejoindre la première ligne de ses soldats. Il s'enivrait de leurs acclamations « viva el emperador », sans prendre garde que l'ennemi visait chaque fois l'endroit d'où partaient ces cris.

Dans le camp juariste cette attaque manquée eut pour conséquence une dépression morale, qui aurait pu amener des suites fâcheuses pour l'armée d'Escobedo, si la garnison impériale en avait profité pour une contre-attaque. Au lieu de cela, on eut de nouveau recours à un conseil de guerre, dans lequel la proposition de Salm, de faire de suite une attaque, fut

rejetée. Les troupes d'Escobedo eurent donc le temps de se remettre (1). Malgré tout, ce succès avait raffermi la confiance de Maximilien et il exprima sa grande joie dans les lettres qu'il écrivit à Mexico. En même temps il renouvelait sa demande au ministre de la maison impériale, de lui envoyer l'argent de la liste civile, qui aurait dû être payée depuis longtemps, car il n'avait pas encore reçu le versement de 10 000 pesos, annoncé pour le mois de mars, et il ne savait pas comment payer les choses les plus simples de sa maison (2).

On avait résolu dans le conseil de guerre qu'on regagnerait du moins la colline de San-Gregorio, mais on dut y renoncer, parce que les troupes arrivèrent trop tard le matin du 17 mars, jour qui avait été fixé pour l'attaque. La même chose se répéta trois jours plus tard, lorsqu'on avait résolu de surprendre un transport de vivres ennemi. Entre temps, les vivres et le fourrage commencèrent à manquer et les provisions de munitions diminuèrent si rapidement qu'il fallut songer à des mesures énergiques, pour mettre fin à cette situation qui ne pouvait durer.

Le 20 mars fut encore une fois convoqué un conseil de guerre. Les résolutions à prendre étaient rendues plus difficiles, parce que Queretaro, qui avait été choisi comme point central, était situé en dehors de la grande ligne qui menait de Mexico, par Puebla, à Vera-Cruz. Porfirio Diaz menaçait fortement Puebla. Avec la prise de cette ville, l'ennemi avait entre ses mains un des points les plus importants de cette ligne. La dernière possibilité de se mettre en relations avec le reste du monde était alors enlevée et on perdait en outre par cela le revenu des douanes de Vera-Cruz, une source d'argent qui promettait de redevenir abondante depuis le départ des Français (3).

Marquez avait pendant ce temps travaillé l'empereur. Sa position de chef d'état-major ne lui plaisait pas. Il n'aimait pas être dans une ville cernée où, entouré de tant de généraux et de personnages en vue, il ne pouvait pas agir librement ni à son gré, ce qu'il pourrait s'il retournait à Mexico. Il persuada donc l'empereur que ses ministres conservateurs restés dans

(1) Détails sur l'attaque dans F. SALM, p. 51; SCHMIT DE TAVERA, II, p. 310; GAULOT, 516 f.

(2) Maximilien à Sanchez Navarro, brouillon, 17 et 18 mars 1867. Vienne, Archives de l'État.

(3) Voir le rapport sur le conseil de guerre, Vienne, Archives de l'État.

la capitale étaient « des vieilles femmes » et qu'il y manquait un général énergique et circonspect, qui mettrait de l'ordre et apporterait à l'armée de Queretaro, tout à fait négligée jusqu'à présent, des secours financiers et militaires. Marquez gagna les généraux Mejia et Miramon en leur promettant des renforts, qu'il leur amènerait lui-même de Mexico. Il déclara finalement à l'empereur que seule la nomination d'un général fidèle, comme président du Conseil et la dictature pouvaient amener au dernier moment un changement favorable.

Lorsque Marquez eut gagné à son idée tous les membres, le conseil de guerre se réunit. Maximilien s'en tint éloigné pour « ne pas empêcher la liberté des décisions ». L'empereur, dans l'idée de ne pas pouvoir prendre lui-même une décision, remettait son sort entre les mains des autres. Mais son désir secret était que le conseil ne devait pas abandonner Queretaro et trouver un moyen qui laissât encore espérer un succès final.

On proposa à l'empereur d'envoyer dans la capitale le général Marquez avec mille hommes de cavalerie. Il devait avant tout mettre de l'ordre et ensuite revenir avec toute la garnison et toutes les réserves, dans le dos de l'ennemi. Ces propositions étaient tout à fait dans les intentions de l'empereur. Il y consentit avec plaisir, nomma Marquez « lieutenant de l'empire », lui donna un plein pouvoir très étendu, renvoya, sur son conseil, la plupart des ministres et lui confia la formation d'un nouveau cabinet. Enfin, il mettait la direction des affaires complètement entre les mains de ce général, qu'il avait jadis envoyé en mission aux Lieux Saints et à Constantinople, parce qu'il craignait son ambition et son amour de l'intrigue, et qu'il voulait l'éloigner de la capitale. En si peu de temps Marquez avait su regagner complètement la confiance de l'empereur. Cette confiance sans bornes, qui pouvait aussi subitement devenir de la méfiance profonde, était une des faiblesses de l'empereur et lui nuisit souvent durant sa vie. Maximilien motiva son attitude en disant qu'il fallait maintenant avant tout tenir compte du point de vue militaire et que c'était pour cela qu'il avait dû donner les pleins pouvoirs les plus vastes à « l'excellent et zélé Marquez » (1).

(1) Empereur Maximilien à Sanchez Navarro, Queretaro, 21 mars 1867. Brouillon, Vienne, Archives de l'État.

Marquez avait songé cette fois à toutes les possibilités. Il savait que l'empereur recherchait dans les derniers temps, et intentionnellement, les endroits les plus exposés au feu ennemi, et se tenait toujours, durant les combats, en première ligne avec ses soldats. Il pouvait donc se faire qu'il tombât une fois ou qu'il fût fait prisonnier. Marquez cherchait à s'assurer contre un tel cas, et il réussit vraiment à amener l'empereur à signer un document, qui était une sorte de testament politique. Marquez, Theodosio Lares et Lacunza étaient nommés régents avec ordre de convoquer la Constituante. Ainsi ce général et ses compagnons savaient prendre leurs précautions et le cas où la personne de l'empereur n'entrerait plus en ligne de compte pour le Mexique ne leur semblait peut-être pas même indésirable. Maximilien n'était évidemment plus qu'un pion dans le jeu de ces hasardeurs politiques.

L'empereur profita de cette occasion pour remettre à Marquez des lettres adressées à la capitale. Une lettre, pour Sanchez Navarro (1), contenait des indications concernant la fortune privée de l'empereur, son argenterie et d'autres valeurs, non encore vendues. L'empereur y réclamait également de l'argent.

Maximilien adressa aussi quelques lignes explicatives (2) au père Fischer, disant qu'il avait envoyé Marquez à Mexico pour mettre de l'ordre dans le ministère composé de vieilles femmes, pour relever la morale et pour protéger et soutenir les véritables amis de l'empereur. « Puisque, disait la lettre, les combinaisons militaires peuvent exiger que Mexico reste pendant quelque temps sans appui quelconque de la part de l'armée, Marquez a reçu l'ordre, le cas échéant, de vous emmener avec lui, ainsi que Schaffer et Günner. » L'empereur ordonna ensuite au père Fischer de remettre, en ce cas, sa fortune privée à l'ambassade d'Autriche ou d'Angleterre, mais d'emporter les livres, les listes de distinctions et... le vin de Bourgogne. « Que Dieu vous garde, disait-il à la fin de sa lettre. Nous gardons bon courage malgré toutes les difficultés et sommes seulement très attristés de la façon de procéder de ces vieilles perruques

(1) Empereur Maximilien à Sanchez Navarro, 22 mars 1867. Vienne, Archives de l'État.

(2) Empereur Maximilien à Fischer, Queretaro, 21 mars 1867. Brouillon, Vienne, Archives de l'État.

de Mexico qui, évidemment, sont en train de nous trahir, par crainte, comme des misérables. Nous espérons vous revoir bientôt. »

A Queretaro, l'empereur avait percé à jour bien des artifices du père Fischer. Il avait même appris que l'ecclésiastique avait plusieurs enfants en bas âge (1). Mais, dans la situation actuelle, cela lui était égal, il n'attachait pas trop d'importance à la chose, et aurait eu volontiers Fischer à ses côtés pour compter dans son entourage un élément européen de plus parmi tant de personnages douteux qu'il avait auprès de lui.

Ainsi Marquez quitta Queretaro dans la nuit du 22 au 23 mars avec douze cents des meilleurs cavaliers, tandis que la garnison tentait une sortie du côté opposé. Marquez, ce qui est significatif, put traverser le cercle des assiégeants, n'ayant à soutenir que quelques petites escarmouches, et arriva sain et sauf le 27 mars à Mexico.

De la sorte, les assiégés avaient été affaiblis, tandis que l'armée assiégeante avait, par l'arrivée des renforts, été portée à 40 000 hommes environ. Réduction faite des pertes, il ne restait plus que 7 000 soldats dans la ville. Par le fait même, les proportions n'étaient plus que d'un contre cinq, et partant l'issue de la lutte n'était plus douteuse si aucun renfort n'arrivait.

Mais une espérance restait à Maximilien : le retour de Marquez à la tête de renforts considérables. C'est l'illusion qui le berça les jours suivants et le soutint dans l'état misérable où se trouvait sa santé, qui s'était améliorée au commencement du siège et qui empirait à vue d'œil, grâce aux agitations, aux soucis, aux fatigues et à la nourriture de plus en plus mauvaise. Il fut atteint de nouveau de la fièvre et de la dysenterie, qui affaiblirent encore son organisme déjà délicat.

Pendant ce temps-là on commençait à s'inquiéter en Europe du sort de l'empereur. Le ministre autrichien des Affaires étrangères, baron de Beust, donna ordre, le 5 mars, au prince Metternich de demander à Paris si Maximilien était en sûreté (2). Il disait qu'il fallait protéger Maximilien contre des représailles éventuelles de ses adversaires et qu'il attachait de l'import-

(1) Voir BASCH, II, p. 15.

(2) Beust à Metternich, 5 mars 1867. Vienne, Archives de l'État.

tance à ce que Napoléon donnât à ce sujet des assurances formelles. L'ambassadeur se rendit immédiatement auprès de Napoléon qui le reçut sur-le-champ et lui affirma qu'il garantissait la vie de l'empereur, s'il consentait à partir avec les troupes françaises ; « s'il reste après leur départ, je ne pourrai, malheureusement, plus rien pour lui. Comme il est de fait que Maximilien s'est replié à quarante kilomètres de Mexico au départ des troupes françaises, qu'il s'est mis à la tête de guérillas, il devra nécessairement subir toutes les conséquences de sa nouvelle attitude, qui n'est pas dépourvue de grandeur, mais qui comporte des périls auxquels il serait difficile aux Français de le soustraire. » Metternich se rendit encore une fois aux Tuileries pour prier dans tous les cas Napoléon de ne pas oublier la protection qu'il doit à celui qu'il a engagé à affronter tant de périls (1).

Tout fut inutile. Les troupes avaient quitté le Mexique et Napoléon était absolument impuissant en face des événements qui s'y déroulaient.

L'ambassadeur d'Autriche à Washington, baron de Wydenbruck, commençait également à être sérieusement inquiet. Il se rendit auprès de Seward et obtint qu'il écrirait au chargé d'affaires de l'Union auprès de Juarez, L.-D. Campbell, qui résidait à la New-Orléans. Le 7 avril, en effet, Seward écrivit à ce dernier, lui disant d'inviter Juarez, en lui rappelant la fusillade en masse des prisonniers français de Zacatecas, à se conduire vis-à-vis des prisonniers de guerre comme le font les nations civilisées, dans le cas où Queretaro serait pris et l'empereur fait prisonnier. En outre, le 14 avril, le ministre autrichien, de Beust, avait avisé le baron de Wydenbruck de prier le gouvernement américain d'intervenir auprès de Juarez pour que la personne de l'empereur Maximilien soit respectée.

La conduite courageuse de Maximilien éveillait manifestement aux États-Unis une sympathie générale. C'est pourquoi la démarche de Seward fut accueillie avec satisfaction. Mais Juarez veillait avec un soin jaloux à maintenir son indépendance vis-à-vis de l'Union. A la note de Campbell, qui ne lui parvint que tardivement, il répondit poliment, mais d'une manière évasive. Entre temps, les juaristes avaient dirigé, le

(1) Metternich à Beust, 7 mars 1867. Vienne, Archives de l'État.

24 mars, une attaque violente contre Queretaro, repoussée avec un courage héroïque par la garnison. Mais les sacrifices en hommes et en munitions avaient été très grands, en sorte que ce succès avait affaibli sensiblement les assiégés.

Le général Mendez, qui ne s'entendait guère avec Miramon, insista auprès du prince Salm (1) pour amener l'empereur à quitter Queretaro, puisqu'il ne pouvait y laisser que son honneur et sa vie. Mais Salm, plus optimiste, encourageait toujours de nouveau l'empereur, dont il était devenu le compagnon inséparable. En dehors de Salm, l'empereur avait des relations étroites avec Lopez, qui l'accompagnait souvent dans ses nombreuses visites aux troupes du front. Les soldats, qui n'étaient pas accoutumés à voir leurs chefs parmi eux, étaient profondément touchés de l'attitude de leur empereur et des soucis qu'il se faisait au sujet de leur solde et des approvisionnements. Leur attachement pour leur monarque augmentait tous les jours et partout où il apparaissait il était salué par le cri « Viva el emperador ». En sorte que finalement les généraux interdirent ces acclamations sous prétexte qu'elles attireraient l'attention de l'ennemi sur la présence de l'empereur.

Lorsque, le 30 mars, Maximilien avait rassemblé autour de lui généraux, officiers et soldats, afin de leur distribuer la médaille de courage militaire, le plus âgé des généraux, Miramon, s'avança vers l'empereur et mit sur sa poitrine la même médaille qu'il venait de donner à ses soldats, en disant qu'il la méritait mieux que n'importe qui.

Cette scène émut profondément l'empereur, qui était très sensible aux preuves de sympathie personnelle et touché jusqu'aux larmes quand on reconnaissait son courage et son sentiment de l'honneur. Le bonheur qu'il en ressentait lui faisait oublier peines et soucis et même sa situation si critique.

Le 1^{er} avril les assiégés entreprirent une sortie, comme l'avait conseillé une fois Miramon, pour reprendre la hauteur de Saint-Grégoire (2), mais elle échoua. Les pertes furent considérables et, en outre, la garnison impériale démoralisée par la conduite cruelle de l'ennemi qui tuait les blessés faits prisonniers et

(1) Voir Félix SALM, p. 92.

(2) Voir récit détaillé de la bataille par le prince SALM, qui s'y était distingué, p. 96.

jetait leurs cadavres dans le fleuve qui traversait la ville. Le jour arrivait où Marquez devait revenir à Queretaro, comme il l'avait promis, avec des renforts. Mais, ni il n'arrivait, ni on n'avait des nouvelles de lui. Tout à coup, le bruit se répandit dans la ville qu'il avait été battu, ce qui expliquait la cause de son retard. Vivres et munitions diminuaient de plus en plus. Maximilien commença à douter de la fidélité de son général.

Malgré tous ces soucis on célébra solennellement le 10 avril, anniversaire de la réception de la délégation mexicaine à Miramar et de l'acceptation de la couronne. Trois années s'étaient écoulées depuis ce jour. Aucun de tous ceux qui avaient alors juré fidélité à l'empereur ne se trouvait auprès de lui. Les troupes du pays, qui l'avaient soi-disant appelé par la voix de ses représentants, l'assiégeaient dans une petite ville, ainsi que les derniers adhérents d'un parti impuissant. Bazaine et les Français, sur lesquels il avait compté, avaient disparu de la scène et le couple impérial de France l'avait abandonné. Tel était le bilan des trois années de peines continuelles et bien intentionnées et auxquelles l'impératrice Charlotte avait déjà succombé. Les beaux discours de la fête furent impuissants à chasser ces tristes visions. Bientôt l'impérieuse nécessité de l'heure présente interdit toute idée de fête.

L'animosité entre Miramon et Mendez se montrait de plus en plus. Ce dernier prétendait que Miramon trahissait l'empereur et que ses conseils le perdraient. Il cherchait à influencer Salm, dont on remarquait partout l'intimité croissante avec l'empereur. Mais le prince, comme le dit Fürstenwârther (1), se souciait peu de l'avenir et partant n'était pas l'homme capable de faire comprendre à l'empereur la gravité de la situation. Le nouveau conseiller de Maximilien, comme on le nommait avec méfiance dans l'armée impériale, était bien un aventurier, mais pourtant brave et fidèle. Son courage et son dévouement avaient triomphé de toutes les épreuves. Maximilien, qui avait une compréhension très fine de l'attachement et de la sympathie personnels, voua au prince, dans les dernières semaines de sa vie, une amitié sincère. Salm raconta textuel-

(1) I. L. baron DE FÜRSTENWÄRTH, *l'Empereur Maximilien du Mexique*, revu par Alois Veltz. Vienne, 1910.